

Easy Rider Vent de liberté

Pascal Grenier

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2019). Compte rendu de [Easy Rider : vent de liberté]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 25–25.

Easy Rider

Vent de liberté PASCAL GRENIER

Il y a cinquante ans aujourd'hui, un petit film tourné à petit budget (400 000 \$) prit d'assaut le monde entier avec un succès planétaire inattendu. Ce premier opus réalisé par le comédien Dennis Hopper lança la mode du *road movie* contestataire alors que deux motards – interprétés par Dennis Hopper lui-même et Peter Fonda – font un périple dans une Amérique profonde, conservatrice et raciste. Ce film culte et emblématique devint un porte-étendard non seulement pour le mouvement hippie et la génération « Woodstock », mais également pour une panoplie de jeunes cinéastes tels que Richard C. Sarafian, Monte Hellman, Jerry Schatzberg ou encore Terrence Malick, qui vont poursuivre dans cette même veine.

Écrit par Hopper et Fonda qui a aussi produit le film après que Roger Corman ait refusé de le faire, *Easy Rider* s'inscrit dans cette ligne de pensée du mouvement Nouvel Hollywood lancé par *Bonnie & Clyde* quelques années auparavant et dont la position radicale brise les tabous d'Hollywood avec un style de narration âpre, lyrique, moderne et profondément libre dans sa confection artistique. En partie improvisé durant le tournage, *Easy Rider* propose un récit morcelé qui est axé sur le regard sur la vie à une époque de bouleversements, d'incertitudes, de liberté et de persécution, comme en témoignent ses deux sous-produits générationnels à la recherche d'un peu d'argent, de sensations fortes et de nombreuses routes ouvertes. Un peu comme la décennie qu'il encapsule, c'est un objet singulier qui résume les préoccupations d'une nouvelle génération et tout ce qui les concerne en matière de flux, de liberté, de philosophies, de modes de vie, de hauts et de bas et de tout ce qui se situe entre les deux.

Easy Rider ne raconte pas le début d'une histoire, mais plutôt une fin, produit de son époque où le manque de finalité semble être l'essence même de l'œuvre. De symbole, de porte-drapeau pour tout ce qui était révolutionnaire, aujourd'hui, il reste tel quel, mais il sert maintenant de point de ralliement pour les amateurs de curiosité historique, soit celle d'une époque révolue qui semble parfaitement capturer les méandres et le mode de vie vaguement structuré qui l'a définie. En 96 minutes, on semble faire tout son possible pour incorporer tout ce qui représente l'ère (principalement de changements) de la fin des années 1960. Et la mise en scène le fait brillamment en passant simplement d'un sujet à l'autre, permettant ainsi aux personnages



et au public d'absorber la moindre tranche de contre-culture au centre de chaque segment, du métrage.

En raison de son originalité, de sa structure non traditionnelle et de l'orientation de ses personnages dans un mode de vie plus ésotérique (abandonné depuis longtemps), *Easy Rider* offre une expérience cinématographique qui se situe entre le film surréaliste et existentiel. La direction photo de Laszlo Kovacs (*Five Easy Pieces*, *Ghostbusters*) joue habilement sur les contrastes (visions claires et floues) et ajoute aux éléments naturalistes de l'ensemble. Fonda et Hopper, devant et derrière la caméra, et Jack Nicholson – qui a reçu une première nomination aux Oscars à titre de rôle secondaire – avec son cabotinage inspiré, offrent des performances envoiées qui définissent le film dans toute sa grandeur et sa splendeur. Un demi-siècle plus tard, *Easy Rider* demeure un des grands classiques du cinéma américain; il résume un genre, une décennie et un mode de vie comme peu de films ont réussi à le faire au fil des âges. Il est non seulement influent et important pour son époque, mais il est aussi considéré aujourd'hui comme une brillante tranche d'un cinéma né de la contre-culture, qui a défini une génération et fait office de capsule temporelle pour cette période de bouleversements. ▲

— Origine : États-Unis

Année : 1969

Durée : 1 h 34

Réal. : Dennis Hopper

Scén. : Peter Fonda, Dennis Hopper, Terry Southern

Images : Laszlo Kovacs

Montage : Donn Cambern, Henry Jaglom

Musique : Roger McGuinn

Son : James Contreras, Le Roy Robbins

Dir. art. : Jerry Kay

Int. : Peter Fonda (Wyatt), Dennis Hopper (Boris), Sabrina Scharf (Sarah), Luana Anders (Lisa), Jack Nicholson (George Hanson), Karen Black (Karen), Antonio Mendoza (Jesus)

Prod.(s) : Peter Fonda

Dist. : Columbia Pictures

— Entre le film surréaliste et existentiel